

Pour me réconcilier avec mon père



C'était mon père : un grand poète, un grand journaliste, un grand séducteur, un découvreur de formes et d'idées nouvelles ; disciple d'Heidegger, ami de Max Ernst, de Giorgio de Chirico et de René Char, traducteur d'Ernst Jünger, (presque) scénariste d'Alain Resnais. Il a interviewé Soljenitsine, Sakharov, Lorenz, Aragon. Il était apatride et citoyen du monde, fils d'une juive viennoise (surement) et d'un noble polonais (c'est ce qu'il aimait raconter), écolo avant même que le terme n'existe, généreux et égoïste, lumineux et marginal. Un très mauvais père aussi, mais il m'a quand même apporté beaucoup. C'est avec lui que j'ai écrit mon premier article, dans Le Nouvel Observateur, sur les français disparus en Argentine pendant la dictature des années 1970. Je ne suis même pas allé à son enterrement – je lui en voulais tellement ! - mais dix ans après sa mort, je pense souvent à lui. Je viens de retrouver de vieilles lettres de ma mère, et ce soir, les souvenirs reviennent en rafale. Ce texte tente d'expliquer les raisons pour

lesquelles je l'aime et le déteste à la fois.

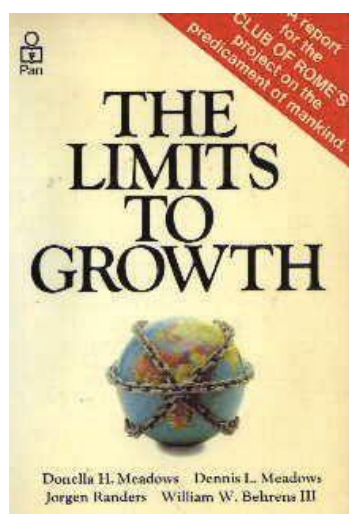
Un alchimiste du rêve

Mon père était doté d'un extraordinaire talent d'éloquence. Il savait transformer par ses paroles le fait le plus minuscule en un événement à la portée gigantesque, la situation la plus banale en péripétie haletante. Avec lui, un petit vin de pays devenait un « nectar des dieux », ses (multiples) maîtresses des « provinces de mon empire de Satrapie » ou des « oiseaux multicolores des tropiques »¹. Mais il s'agissait de bien autre chose que d'une simple pratique de l'hyperbole. C'était un pouvoir de tout transformer en poésie et en roman d'aventure. En sa présence, le rideau gris de la banalité quotidienne semblait soudain disparaître pour révéler un monde palpitant, mélange d'idées philosophiques, de rencontres exceptionnelles, d'aventures amoureuses, d'idées nouvelles, de projets d'articles ou de livres sur des sujets passionnants. Et l'on était soi-même projeté au déjà de sa propre médiocrité quotidienne, devenant le compagnon d'aventures imaginaires et le confident passager de cet Indiana Jones de boudoir - à condition bien sûr d'accepter de l'écouter, bouche bée, soliloquer pendant des heures -

Je voudrais donner, pour peu que ma mémoire déjà incertaine me le permette - mon père est mort il y a presque dix ans, et je l'ai vu pour la dernière fois il y a presque 15 ans - quelques exemples, en vrac, de cette capacité presque surnaturelle qu'il avait à transmuter la plate réalité quotidienne en une passionnante aventure imaginaire.

¹ Mes citations de mémoire un peu approximatives, en omettant ou déformant le petit détail qui donnait tant de charme poétique aux paroles de mon père, affadissent malheureusement leur saveur.

Ecolo avant l'heure



Aujourd'hui, par exemple, tout le monde parle d'écologie. Mais, dans les années 1970, personne ne connaissait encore ce mot, et la mouvance idéologique qu'il désigne n'était qu'en gestation. Seuls, quelques rares intellectuels et groupes de pensée très isolés commençaient à parler des risques que faisaient peser les activités humaines sur les équilibres naturels. Dans *la Bombe P.*, Paul Erlich dénonçait les conséquences potentiellement désastreuses d'une croissance démographique incontrôlée. Dans *Printemps silencieux*, Rachel Carson évoquait le risque d'une extinction massive des espèces du fait de la pollution et de la destruction des milieux naturels. Dans *Small is beautiful*, Ernst Schumacher rêvait d'une société à l'échelle humaine, fondée sur des technologies simples et des petites structures décentralisées. Quelques intellectuels et d'hommes

de pouvoir éclairés, réunis au sein d'un groupe de pensée appelé le Club de Rome, mettait en garde, sur la base d'un rapport commandé au MIT, *Halte à la croissance*, l'impossibilité de poursuivre éternellement la croissance exponentielle des activités humaines dans un monde fini sans aboutir à plus ou moins long terme à une catastrophe. Mais dans la France pompidolienne, ces idées n'avaient encore pratiquement aucun écho, et René Dumont, premier candidat écologiste à l'élection présidentielle de 1974, apparaissait encore comme un doux rêveur, n'obtenant que 1,3 % des voix.

Mais mon père, découvreur d'idées nouvelles et journaliste voltigeur, était déjà introduit dans ces cercles tellement restreints à l'époque qu'ils n'intéressaient pas encore beaucoup la presse établie. Et, à travers les nombreux articles et surtout entretiens qu'il a réalisés au début des années 1970, en tant que pigiste indépendant, pour des hebdomadaires comme le *Nouvel Observateur*, *l'Express* ou *le Point*, il a joué un rôle, que je crois significatif, dans la diffusion de ces idées nouvelles pour l'époque. Je me souviens de l'avoir si souvent écouté, fasciné, me parlant de ses derniers entretiens avec Aurelio Peccei ou Jean Saint-Geours, membres du club de Rome et hommes de pouvoirs (président de la Fiat, directeur de la CDC), déroulant le fil de ce qui allait devenir l'écologie politique et qui n'était encore qu'une masse en fusion d'idées nouvelles, à contre-courant de la pensée productiviste encore dominante à l'époque, et largement brocardée d'ailleurs par les tenants de celle-ci.

Dissidents d'Europe de l'est

Mon père était aussi en contact étroit avec les milieux de l'opposition aux régimes communistes d'Europe de l'est – ceux que l'on appelait alors les « dissidents » -. Il avait écrit avec l'ancien directeur de la radio tchécoslovaque au moment du Printemps de Prague, Jiri Pelikan, un livre sur cette expérience libératrice et la répression qui la suivit : *S'ils me tuent*. Cela l'amena à rentrer en contact avec de nombreux opposants de premier plan dans toute l'Europe de l'est, à commencer par l'écrivain tchécoslovaque Vaclav Havel et surtout le physicien russe Andreï Sakharov. Et cela donna lieu à la publication d'articles remarquables dans la presse française de l'époque.



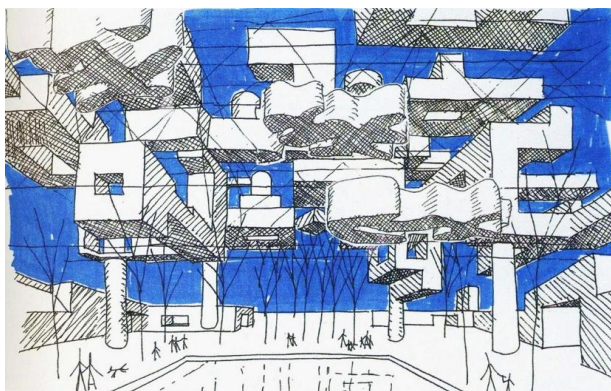


Je me souviens à cette occasion d'une scène qui illustre bien le caractère d'exceptionnalité permanente, le sentiment d'être constamment en contact avec un monde d'émulation artistique et intellectuelle, qui caractérisait la vie dans l'entourage de mon père. Nous étions réunis chez lui, au moins 20 personnes, pour toute une journée avec une équipe de radio ou de télévision. Je ne me souviens plus bien de la raison : était-ce pour attendre un appel téléphonique exceptionnel de Sakharov qui

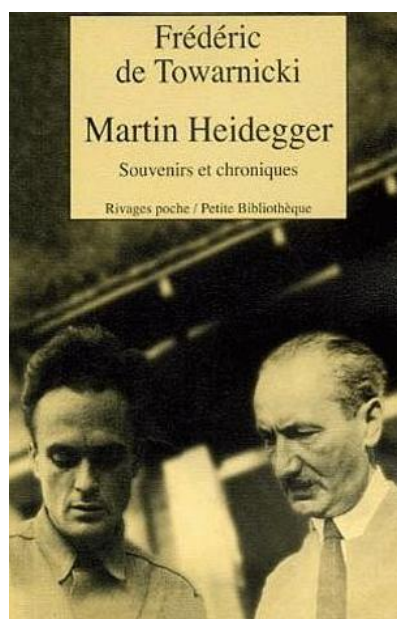
venait de fonder en URSS, avec sa femme Elena Bonner (photo ci-contre) le Comité pour les droits de l'homme et la défense des victimes politiques ? Était-ce pour réaliser une émission avec l'architecte et urbaniste israélien Yona Friedman, grand ami de mon père et auteur d'une théorie révolutionnaire de l'habitat (villes spatiales, villes continents, habitat mobile...) qui malgré leur caractère un peu utopique, ont fortement inspiré les développements ultérieurs de l'urbanisme (photo ci-dessous) ? Peut-être en fait pour les deux en même temps, je ne suis plus tout à fait sûr...

Mais je me souviens très bien, par contre, de l'atmosphère de fébrilité et d'agitation qui régnait ce jour-là dans son appartement, un rez-de-chaussée dans l'intérieur d'un grand complexe d'habitation moderne de la rue de la Glacière, où étaient déployés caméras et micros au milieu d'un désordre de ruche créative. Je me souviens aussi parfaitement de la date, et pour cause. C'était le 7 juillet 1971. J'avais alors 14 ans, et j'étais surexcité de cette expérience à la fois intellectuelle et médiatique qui tranchait tant avec ma vie un peu morne de lycéen. En même temps, mon père avait l'art de dire à la cantonade les quelques mots qui me mettaient en valeur et me donnaient le sentiment de participer à part entière à l'événement. Aussi, étais-je naturellement prêt à jouer le rôle de petite main qu'il m'avait assigné comme une mission à mes yeux de la plus haute importance.

Il avait par exemple demandé d'aller chercher que je sais plus quelle fourniture —était-ce du café dont il était comme moi aujourd'hui grand consommateur –, des stylos à bille, des cigarettes, je ne me souviens plus. En pénétrant dans une boutique de presse du boulevard Arago, à deux pas de chez lui, je découvris dans la presse du jour une nouvelle sensationnelle : Louis Armstrong venait de mourir. Je rapportais immédiatement cette information au groupe d'intellectuels et de journalistes alors présent chez mon père, avec une sorte de surexcitation enfantine liée au sentiment d'alimenter à ma manière l'événement qui se déroulait chez lui. Bien sûr, il se trouva dans l'assistance plusieurs spécialistes émérites du Jazz qui y allèrent de leur anecdote ou de leur souvenir sur le maître. Mais bientôt, l'émotion générale fut interrompue par la sonnerie du téléphone : c'était Sakharov qui appelait. Vous voyez, on ne s'ennuyait pas beaucoup chez mon père...



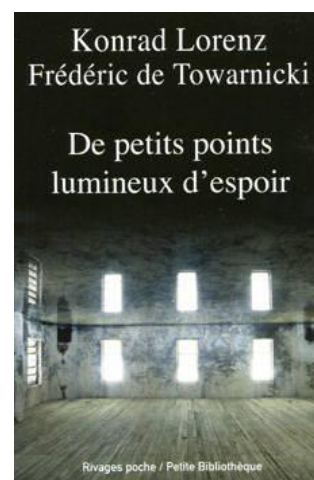
Un passionné de culture allemande



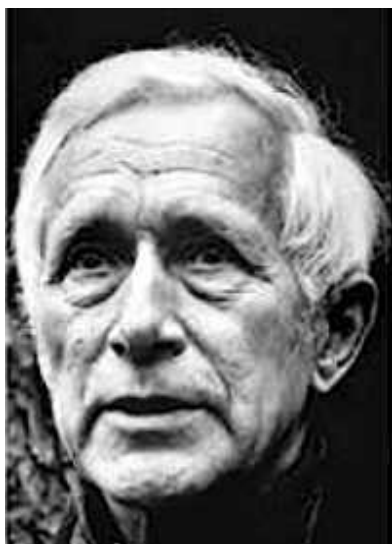
De mère autrichienne, mon père parlait parfaitement allemand, et était très proche de nombreux intellectuels et écrivains de ce pays, parmi les plus éminents. Ce juif apatride (arrivé en France à l'âge de 5 ans, il n'a jamais accompli, selon ma mère, les formalités pourtant relativement simples de naturalisation) avait en particulier noué deux amitiés profondes et oh combien ! paradoxales, avec deux grandes figures à la fois célèbres et controversées pour leur passé politique : le philosophe Martin Heidegger et l'écrivain Ernst Jünger².

Il avait rencontré le premier en 1945, au moment où, engagé dans l'armée Rhin et Danube, il officiait comme traducteur. Quant à Martin Heidegger, il devait alors passer un assez sale moment, dans le contexte de l'épuration anti-nazie, du fait de ses prises de position antisémites pendant la guerre. Et pourtant, une amitié profonde se noua, au-delà de ces graves contingences ethno-politiques, entre les deux hommes. Il en résulta un livre d'entretiens, qui constitue aujourd'hui un ouvrage de référence sur la pensée de Martin Heidegger, *Souvenirs d'un messager de la Forêt-Noire*. Par la suite, spécialiste reconnu de ce philosophe, il réalisa de nombreux autres ouvrages sur lui, notamment avec Jean Beaufret et Jean-Michel Palmier.

Je n'ai jamais rencontré Heidegger, mais j'ai écouté tant de fois mon père me parler avec passion de sa pensée ! Cela commençait habituellement par un développement sur les philosophes pré-socratiques (Parménide, Héraclite..), se poursuivait par une dénonciation de la pensée technicienne issue de la révolution cartésienne, et s'achevait par une opposition entre le Sein et le Dasein (l'être et l'étant), base de la pensée existentialiste moderne, puis par une dénonciation sans appel de « l'ère de la technique » incarnée par la figure du « petit travailleur planétaire ». Je n'ai jamais complètement compris, malgré mes efforts, ses explications à vrai dire assez compliquées, mais je me souviens que je buvais littéralement ses paroles, fasciné par l'originalité de cette pensée baroque qui ne correspondait en rien à ce qu'on m'enseignait à l'époque au lycée... Enfin à vrai, dire, c'est surtout pendant les années de jeunesse que j'étais fasciné. Car, à mesure que mon père avançait en âge –et moi en maturité intellectuelle – j'écoutais avec de plus en plus de distance - et même, tout à la fin, un peu de moquerie -, ce qui tendait à devenir au fil des ans un monologue répétitif de vieil homme, dépouillé de la fraîcheur de la nouveauté et de l'énergie de la jeunesse.



² Il a aussi étroitement côtoyé Konrad Lorenz, spécialiste du comportement animal et penseur du monde contemporain, avec lequel il a écrit un livre d'entretiens, *De Petits points lumineux d'espoir* (photo ci-dessus). J'ai encore en mémoire les histoires fascinantes qu'il me racontait à ce sujet sur les oies sauvages et leur exemplaire fidélité amoureuse. De ce point de vue, d'ailleurs, mon père n'avait absolument rien d'une oie sauvage.



J'ai par contre rencontré personnellement Ernst Jünger. Cet écrivain fut, avec son fameux roman autobiographique *Orages d'acier*, l'une des voix les plus talentueuses de l'extrême droite nationaliste de l'entre-deux guerres en Allemagne. A ce titre, il fut même approché par les nazis pour devenir leur ministre de la culture, poste qu'il refusa pour adopter une attitude de critique indirecte du régime, avec des livres comme les *Falaises de marbre*, décrivant la destruction d'une civilisation brillante et raffiné par une horde barbare conduite par un chef sanguinaire. Cela ne l'empêcha pas de servir son pays – et donc le régime nazi – pendant la seconde guerre mondiale, occupant un poste à l'état-major de la Wehrmacht à Paris. Il fut doublement inquiet au cours de cette période sombre : une fois, pendant les années 1930, par les nazis, du fait de ses positions de distance au régime ;

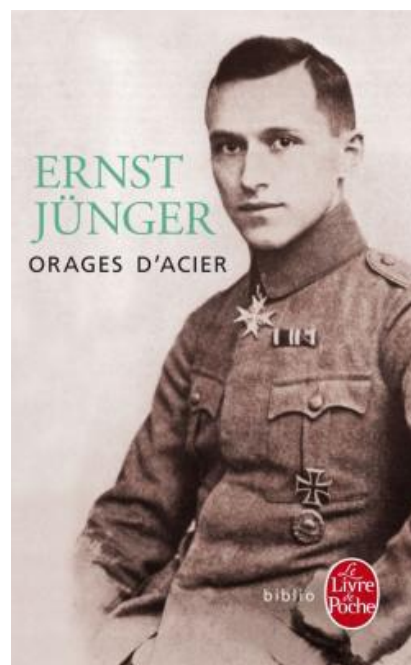
une autre fois, à la Libération, du fait de ses écrits nationalistes de l'entre-deux guerres. Mais il échappa à chaque fois aux poursuites, du fait de deux hautes protections parfaitement antagoniques : d'abord celle d'Adolf Hitler, qui l'admirait comme ancien combattant nationaliste ; d'autre part, celle de l'auteur communiste Bertold Brecht, qui l'admirait pour son talent d'écrivain. Tous deux eurent selon la légende, la même expression en évoquant l'écrivain : « Ne touchez pas à Jünger ! ». Mon père a traduit plusieurs de ses romans en français et écrit sur lui un livre d'entretiens, *Récits d'un passeur de siècle*.

C'est donc cet homme qui avait traversé, en gardant indemne son honneur, l'orage d'acier du XXème siècle, que je rencontrai vers 1985, dans un lieu bien connu des intellectuels parisiens, Les Moulins d'Andé. Caché dans une boucle de la Seine en aval de Paris, en face de Louviers, le Moulin était une sorte de thébaïde littéraire et artistique, où venaient se détendre, échanger et créer, écrivains, peintres et cinéastes (photo ci-dessous). Il était alors animé par deux amis de mon père, Suzanne Lipinska, sa propriétaire, et l'écrivain Maurice Pons. L'ex-femme de mon père, Karine - dont je parlerai plus loin -, y avait organisé avec son mari le journaliste André Brincourt, une fête d'anniversaire en l'honneur



d'Ernst Jünger. Je me souviens d'un homme droit comme un I malgré ses 90 ans, à l'œil bleu acier, et d'une dignité extraordinaire. Je m'étais même permis de lui dire combien je l'admirais, lui, pourtant écrivain nationaliste que tout prédisposait à participer aux crimes à venir, d'avoir su percevoir à temps l'horreur du nazisme et adopté, autant que les circonstances le permettaient, une attitude de repli critique. Il avait écouté avec attention ma petite tirade, avec acquiescé poliment et était parti vers d'autres invités. Sans

doute mon intervention était-elle un peu déplacée, mais en tout cas elle venait du cœur.



Karine, bonne épouse, fidèle amie



Dans l'histoire de mes relations paradoxalement étroites avec l'Allemagne. Je ne peux éviter de mentionner un fait à peu près incroyable. Savez-vous que moi, petit juif brun au nez tordu, dont 20 membres de la famille ont été massacrés dans les camps nazis, j'ai pour demi-sœur une charmante allemande blonde aux yeux bleus, descendante des meilleurs milieux de la bourgeoisie conservatrice berlinoise ? L'histoire, telle qu'elle m'a été contée du moins par ma mère, est la suivante : vers la fin des années

1950, une très belle jeune fille berlinoise, nommée Karine M., vint habiter un France. Elle commença une carrière dans la mode et devint rapidement premier mannequin chez Balenciaga, ce qui en dit long sur son physique. A peu près au moment où ma mère était enceinte de moi, mais en instance de rupture avec mon père, Karine rencontra celui-ci, qui la séduisit, sans mentionner ma future existence. Ma mère m'a d'ailleurs affirmé un jour que c'est cette femme de devoir, qui, en découvrant le mensonge par omission dont mon père était l'auteur, lui aurait mis le marché en main en le sommant de me reconnaître – ce dont il n'aurait eu au départ pas la moindre intention – sous peine de rupture immédiate. Mon père se serait alors exécuté. Vérité ou invention maternelle ? Je ne sais. Mais en tout cas, ma mère m'a bien dit cela.

Karine, qui a toujours conservé d'excellentes relations avec ma mère – largement fondées sur leur désir partagé de pouvoir parler ensemble de mon père – épousa ensuite celui-ci et enfanta une petite O., qui est donc ma demi-sœur. Par la suite, cette personne très droite et généreuse sous des dehors rigides, a toujours manifesté à mon égard une attitude affectueuse, vraisemblablement teinté d'un double sentiment de culpabilité totalement injustifié à mes yeux : d'une part, parce que, pour être la fille de grands bourgeois berlinois et pour avoir reçu sur les tête les bombes russes à l'âge de 5 ans, elle s'estimait redevable à l'égard du petit enfant juif que j'étais de « dommages de guerre », comme elle me le déclara un jour sans ambages ; d'autre part, parce que, ayant été séduite par un homme volage, elle se croyait en partie responsable de l'abandon d'un enfant - moi en l'occurrence - par son père (photo ci-dessous : moi et ma mère en compagnie d'André et Karine).

Ces nobles sentiments me valurent tout au long de mon enfance et de mon adolescence de nombreuses lettres, cadeaux et invitations de toutes sortes. Il y avait les traditionnels et chaleureux goûters de Noël, où j'étais invité, en compagnie de ma mère, dans le somptueux appartement qu'elle partageait avec son second mari, le journaliste André Brincourt, au dernier étage de la tour Eve à la Défense. Il y avait des invitations à dîner, où je rencontrais des sommités comme Yehudi Menuhin, Ivry Gitliss, Max-Pol Fouchet... Ou encore le révérend-père Martin – érudit et truculent chanoine de l'église Saint Eustache, compositeur inventif auteur de célèbres pastiches musicaux, qui nous égayait tant par ses plaisanteries coquines sur les bonnes sœurs.





Mais celle qui me marqua le plus fut Clara Malraux. Ancienne épouse de jeunesse du grand André qu'elle avait accompagné dans ses aventures cambodgiennes. Malgré son âge avancé, celle-ci faisait preuve d'une fraîcheur et d'une vitalité qui m'avaient profondément séduit. En particulier, elle parlait d'André Malraux avec la vivacité blessée d'une adolescente abandonnée la veille, alors que leur rupture datait d'un bon demi - siècle. Je crois même que j'en suis un peu tombé amoureux, malgré la différence d'âge (environ 60 ans).

Bien décidée à réparer les pots cassés et à fonder les bases d'une famille élargie, Karine avait même tenté à plusieurs reprises de me rapprocher de ma demi-sœur O., alors pensionnaire dans un lycée de Vaucresson, en la confiant à ma mère pendant

les week-ends où elle était absente de Paris pour des raisons professionnelles – elle était alors à l'époque directrice des hôtes des Croisières Paquet). J'aimais bien cette petite soeur, qui malgré sa blondeur héritée de sa mère me ressemblait quand même un peu (elle avait le même menton, la même forme d'yeux), mais nous n'avions à part cela pas grand-chose en commun. La bouture n'a donc pas très bien pris et, malgré de chaleureuses et épisodiques retrouvailles tous les dix ans, les chemins de nos vies ont pris des directions différentes (photo ci-contre : mon père et ses deux enfants).



Plus acrobatique encore, Karine avait tenté de me présenter ma mère. Or, les origines et l'histoire de ses parents étaient, comme je l'ai dit, diamétralement différents de ceux de ma propre famille maternelle. J'étais arrivé tout de même arrivé ce soir-là chez Karine, tout pomponné suivant ses instructions. Celle-ci m'avait alors fait passer une revue de détail avant l'arrivée de sa mère. Je me souviens que ce souci de la perfection très bourgeois et très germanique m'avait à la fois amusé et agacé. J'avais un peu l'impression d'être un moderne David Copperfield préparé par des mains bienveillantes pour être présenté à de possibles parents adoptifs. Mais, des parents (du moins ma mère et mes grands-parents maternels), j'en avais déjà, et qui prenaient très bien soin de moi, pensai-je tout en laissant Karine refaire mon nœud de cravate mal noué à son goût. Puis, la mère de ma bienveillante marâtre arriva, et je fus invité à dîner dans un bon restaurant de la rue du faubourg Saint Denis, Chez Julien. L'ambiance de ce repas réunissant des personnes d'origines si différentes



(c'est un euphémisme) fut relativement sympathique, du fait de la courtoisie naturelle de mes hôtes, mais en même temps un peu plombée par cette situation quand même très fausse. A la fin, Madame M. voulut même m'offrir en cadeau un billet de 50 ou 100 francs, je sais plus, mais je le refusais dans un réflexe d'amour propre. Je voulais bien faire plaisir à la généreuse Karine, mais tout de même, je n'étais pas un petit mendiant... Cet épisode, parmi beaucoup d'autres dont je parlerai plus loin, contribua involontairement à alimenter

la fêlure qui, au fil des années, allait peu à peu s'élargir et me conduire à rompre tous liens avec l'univers de mon père.



Avant de clore cette évocation de Karine, qui est morte il y a quelques années sans que je ne le sache, je voudrais dresser en quelques mots le portrait de cette femme très attachante. Tout d'abord, elle était dotée, avec son visage très aristocratique couronné d'une superbe chevelure blonde, et sa taille fine et élancée, d'une beauté exceptionnelle, presque surnaturelle. Son apparition provoquait, surtout lorsqu'elle était maquillée, car ses traits naturels étaient un peu durs, une sorte de silence d'admiration dans l'assistance. Elle lui valut aussi l'intérêt des plus grands poètes et écrivains de son temps (photo ci-contre ; dédicace de René Char). C'était aussi, par ses origines, une grande bourgeoise très attachée aux conventions sociales et aux rites mondains. Enfin, elle était dotée d'un caractère assez sévère et même parfois un peu rigide, qui l'empêchait d'exprimer directement ses sentiments personnels.

Mais derrière ce masque impressionnant et sévère de grande bourgeoise, il n'était pas très difficile de débusquer la petite fille sensible et névrosée, qui, après avoir échappé aux bombes russes à l'âge de 5 ans, s'était laissée séduire à 17 ans, en faisant fi de toutes les conventions de sa caste, par un fascinant aventurier apatride, en l'occurrence mon père. Et toutes ces contradictions, entre son éducation et sa sensibilité, entre ses principes et ses actes, entre ses convictions personnelles et le passé de sa famille, entre sa réserve apparente et son désir profond d'aimer et d'être aimée, n'ont pas du toujours la rendre très heureuse, et l'ont peut-être même rendue malheureuse. Je me souviens en particulier d'un mot qu'elle m'avait laissé une fois, écrit en lettres énormes, comme un message lancé d'un cachot : « A QUAND TA PREMIERE LETTRE POUR MOI ? ». Et cette lettre, je ne l'ai jamais écrite. Mais aussi, c'était une femme trop compliquée pour l'adolescent que j'étais.



*Vous Yehudi Menuhin
Karine - André*
Fabrizio! où est tu? 1. juin 43
Il est 8h du matin et je
viens d'inviter ta mère pour
un dîner debout et une
projection - diapos sur la
Chine qu'elle a bien voulu
accepter pour Mardi prochain
le 7 juin à 20h chez nos

Combien de fois ai-je pensé alors à son sujet :
« mais Karine, je vois bien que tu es généreuse avec moi et que tu m'aimes bien ; mais pourquoi le manifestes-tu seulement en m'invitant à dîner avec Yehudi Menuhin ou Ernst Jünger ? Descendons plutôt prendre un café en bas pour discuter tous les deux de la vie ». Mais cela, elle non plus, elle ne l'a jamais fait. Au fond, les torts sont donc partagés entre nous deux... Et, puis, il est trop tard désormais... (photo ci-contre : une des

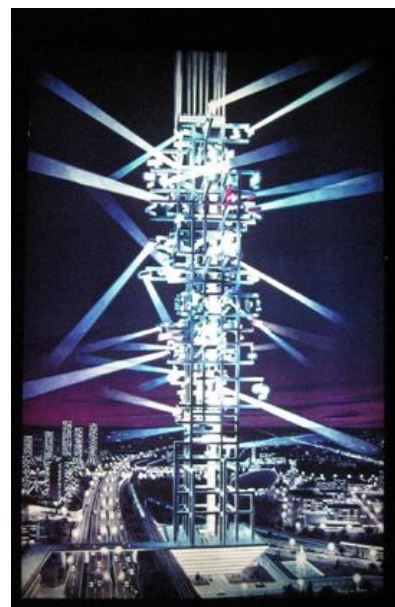
Un grand ami des peintres



Mais en attendant, je continuais à accompagner mon père dans la fréquentation des artistes et des intellectuels d'avant-garde qui constituaient son univers quotidien. Je me souviens par exemple de l'extraordinaire appartement de l'architecte Yona Friedman, dans le quinzième arrondissement de Paris, où s'entassaient toutes de maquettes de villes et d'immeubles futuristes ; de l'atelier montmartrois de Nicolas Schöffer, père de l'art cinétique, où l'on pouvait voir d'étranges structures lumineuses et animées (photo ci-contre). Lui et surtout son amie poétesse (dont j'ai oublié le nom) avaient une certaine affection pour moi, et c'est lui qui m'a initié aux principes de la cybernétique.

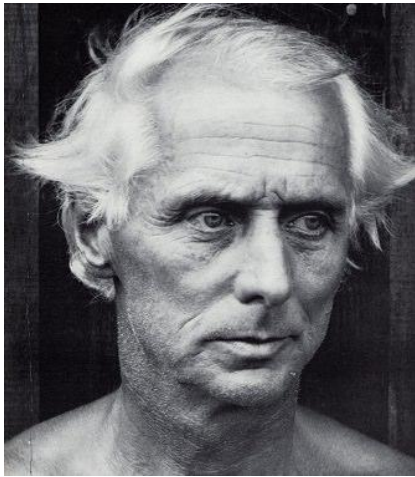
Le grand projet sur lequel il travaillait à l'époque consistait à bâtir à la Défense une gigantesque tour lumineuse et mobile, dont les mouvements reflèteraient l'activité de la ville : la tour Schöffer. Mais les aménageurs ont finalement préféré à ce projet un peu mégalomane la construction de la fameuse arche...

J'ai aussi rencontré, plus brièvement, Vasarely, père de l'art optique, le philosophe Vladimir Jankelevitch, et tant d'autres. Mais j'ai également manqué quelques rencontres importantes. Des revers qui, rétrospectivement, m'apparaissent, à des titres divers, comme des cassures dans ma destinée.



Comme je l'ai dit plus haut, mon père fréquentait de très nombreux artistes d'avant-garde. Il a écrit un livre sur Karel Appel (photo ci-contre), un autre sur le peintre Parell. Il a interviewé Picasso, Vasarely, et tant d'autres... Il avait chez lui une assez belle collection de tableaux et gravures de ces peintres, dont parfois j'avoue évoquer la valeur marchande avec un certain regret...

C'est ainsi que j'ai été introduit au cours de mon adolescence au cœur des milieux de la peinture contemporaine, domaine pour lequel je n'ai par ailleurs jamais éprouvé de véritable intérêt personnel, même si à l'époque, curieux de tout et désireux de me cultiver, j'ai fait mine de m'y intéresser. Mais il avait surtout une grande amitié avec deux peintres surréalistes : Marx Ernst et Giorgio de Chirico. Et j'ai manqué de les rencontrer dans deux circonstances différentes.



Grand peintre et sculpteur surréaliste, Max Ernst (photo ci-contre) avait élu domicile vers la fin de sa vie dans le sud de la France. Il avait invité mon père et sa femme Karine, si je me souviens bien, à passer quelques jours chez lui, vers 1970, je pense. L'idée de m'emmener aussi avait été agitée un moment (sans doute à l'instigation de Karine), mais finalement abandonnée. Seule ma toute jeune sœur avait finalement fait partie du voyage. Autant je m'étais senti fier d'être possiblement invité, autant j'avais conçu du dépit et même de la jalousie de l'abandon de cette initiative. J'étais ainsi en effet ramené à mon statut de bâtard, qui n'avait pas les mêmes droits que sa soeur légitime. Vilain sentiment, me direz-vous, mais douloureuse souffrance, vous répondrai-je. Et dont le souvenir pesa, lui aussi, des dizaines d'années plus tard, dans ma décision finale de rupture.

Le second échec est d'une certaine manière beaucoup plus grave, puisqu'il est la cause d'une occasion manquée entièrement de mon fait, alors même que de belles cartes m'avaient été mises en main. Vers le milieu des années 1970, je devais partir quelques jours en vacances à Rome avec une « girlfriend » chez des amies d'une avocate associée de ma mère, Nicole M. Mon père m'avait alors proposé à cette occasion de rencontrer le peintre Giorgio de Chirico pour un interview. Il m'avait bien « briefé » pour l'occasion sur la carrière du peintre et son univers esthétique : villes métaphysiques, mannequins de bois sans visage, femmes opulentes et alanguies... Or, le matin du jour où je devais réaliser cet entretien, je m'étais disputé avec ma petite amie qui était partie de la maison. Encore très jeune à l'époque, j'éprouvai une terreur irrépressible à l'idée de rester seul la nuit dans un



appartement vide. J'en partis donc en fin d'après-midi en pleine panique – laissant derrière moi un désordre épouvantable et le gaz de la cuisine allumé - pour prendre le prochain train pour Paris. Mais auparavant, je passai quand même, littéralement en coup de vent, chez Giorgio de Chirico qui ne m'attendait que dans la soirée et ne répondit pas à ma sonnerie. J'avais donc réussi, le même jour, à me fâcher avec l'une de mes premières (et rares !!) petites amies, à risquer de provoquer un incendie chez les gens qui m'avaient accueilli et à poser un lapin à l'un des plus grands peintres du XXème siècle. Bravo Fabrice !!! Certes, j'avais quelques circonstances atténuantes, mais il était quand même difficile de gâcher autant de bonnes cartes en même temps !!!

MOURIR A BUENOS

Dix-huit Français parmi les victimes de la répression en Argentine. Soit à peu près l'effectif d'une équipe de football, remplaçants compris... A quelques semaines de cette Coupe du Monde à laquelle la France s'apprête à participer en juin prochain, on sait seulement que huit d'entre eux sont officiellement détenus et que les dix autres sont portés disparus. Sont-ils encore en vie, ou ont-ils été « liquidés » par l'une des nombreuses polices d'un des régimes les plus sanglants de ce siècle ? La Ligue des Droits de l'Homme, Amnesty International et toutes les autres associations humanitaires (*) multiplient en vain les démarches. Rien ne filtre. Même les chiffres varient : vingt mille disparus selon la Ligue des Droits de l'Homme, sept mille cinq cents selon la liste remise au gouvernement argentin par le secrétaire d'Etat américain Cyrus Vance... En France, il a fallu la disparition, le 8 décembre dernier, de deux religieuses des Missions étrangères, sœur Alice Domon et sœur Léonie Duquet, pour que l'opinion publique soit enfin alertée... Frédéric de Townarnicki et Fabrice Hatem ont recueilli à Paris un témoignage capital : celui d'une religieuse qui, durant des années, a vécu « sur le terrain » avec les deux religieuses disparues. Nous l'appellerons sœur Marie-Hélène. Son récit prend fin à l'instant de l'arrestation de ses compagnes. Qu'est-il advenu depuis ? Est-il vrai, comme l'a affirmé un journaliste suédois, que leurs deux corps aient été retrouvés sur une plage ? Le gouvernement argentin dément. Mais en est-il à un mensonge près ? Or, elles ont été torturées ? Que voulait-on leur faire avouer ? Nul ne peut le savoir. Ce qui est sûr, en revanche, c'est la cruauté immonde des traitements infligés aux prisonniers. Un autre témoignage l'atteste, celui du père de Solan, recueilli également, dès son retour à Paris, après une captivité de vingt mois, par Frédéric de Townarnicki.

1. Sœur Marie-Hélène : Pourquoi ils ont enlevé sœur Alice et sœur Léonie

■ Après la disparition de sœur Alice et de sœur Léonie en Argentine, l'ambassadeur de France à Buenos Aires me fit comprendre que l'état de danger et me conseilla de rentrer en France. Jusqu'ici, je n'étais pas. Aujourd'hui, je vous écris. Sœur Alice et sœur Léonie, mes compagnes, ont-elles été réellement assassinées ? Je ne sais pas. Nous nous sommes séparées depuis longtemps. Et, en Argentine, tout est possible.

Nous avions comme là-bas des dizaines de frères qui étaient en de graves ennuis. Certains ont été torturés, beaucoup sont toujours en prison. N'étaient pas détenus ni même les corps de quatre frères irlandais assassinés dans

LES DIX-HUIT FRANÇAIS DETENUS OU DISPARUS EN ARGENTINE		
DOMON Alice (sœur Alice)	disparue le	8/12/77
DUQUET Léonie (sœur Léonie)	disparue le	10/12/77
AMEL Marie	disparue le	20/07/77
BOUDET Robert Marcel	disparue le	20/07/77
CLAUDET Jean Yves	disparue le	21/07/77
DOMERGUE Yves	disparue le	20/07/77
SOUS Maurice	disparue le	10/07/75
DAUTHIER Françoise	disparue le	21/07/77
CAPIVAY Georges (colonel)	disparue le	10/07/77
CAPIVAY Pierre	disparue le	10/07/77
SARREO Gérard	disparue le	7/11/75
BERNARDINI Michel	disparue le	20/07/77
GUILLEMET Gérard	disparue le	8/08/74
JACOB Viviane R.	disparue le	20/12/75



d'exploitation des paysans pauvres par les grands propriétaires terriens ; la révolte des expatriés français devant cette situation ; leur participation à des actions contre ces injustices ; enfin leur arrestations et les scènes effroyables dont ils furent témoins lors de leur détention. A partir de là, la tonalité de leurs récits différait légèrement.

Les deux religieuses, que je rencontrais dans leur HLM très modeste de banlieue, étaient plutôt animées d'une révolte d'ordre morale. Elle nous racontèrent la manière dont les filles de paysans étaient séduites par les fils des propriétaires puis envoyées se prostituer à Buenos Aires ; le mépris avec lequel les même propriétaires donnaient à manger à leur paysans misérables les bœufs morts de la peste ; les protestations du groupe de quatre religieuses dont elles faisaient partie devant ces indignités ; leur arrestation par Alfredo Astiz, le fameux « ange blond de la mort » qui les avait trompées en se faisant passer pour un opposant à la dictature ; Enfin, le leur meurtre de deux de leurs consœurs religieuses, sœur Alice et sœur Léonie, dans les sinistres locaux de l'école de marine. Le témoignage du syndicaliste de la JAC était davantage focalisé sur l'analyse des conditions économiques de l'exploitation des petits paysans : les récoltes rachetées à bas prix par des grands propriétaires maîtres des circuits de distribution ; le cycle infernal de l'endettement qui transformait les paysans en esclaves de leurs créanciers ; la rupture entre un clergé institutionnel complice de cette situation et un clergé progressiste désireux de faire changer les choses ; l'organisation de coopératives paysannes pour rompre avec la domination des grands propriétaires terriens ; enfin, la répression, l'arrestation et les scènes de tortures dont il fut témoin lors de son incarcération. Ces deux articles furent publiés respectivement dans le Nouvel Observateur et dans VSD, au moment de la coupe du monde de football de 1978. Ils constituent également les premières publications de ma carrière, dont je conçus à l'époque une immense fierté.

J'ai quand même réalisé quelques beaux articles avec mon père. La plus passionnante expérience fut lorsqu'en 1977, il fut mis en contact, par je ne sais quel canal, avec l'association des parents de français disparus en Argentine, où une terrible dictature militaire avait pris le pouvoir deux ans plus tôt. Par cet intermédiaire, il put rencontrer plusieurs français récemment libérés des geôles fascistes, dont notamment deux sœurs des Missions étrangères et un militant des jeunesses agricoles catholiques, Michel Guilbard. Moi, me proposa de réaliser ces entretiens avec lui. Tous nos interlocuteurs racontèrent la même histoire glaçante d'injustices, d'oppression, et finalement d'arrestations et de tortures. Le canevas en était à peu près le même : les terribles conditions

Quatorze mois le "Goulag" arg

Le récit de Michel Guilbard, militant de la JAC, envoyé ch Pampa par le Mouvement international de la jeunesse ag

C'est en février 1965 que j'ai quitté mon village rural de la Vienne et que je me suis envolé pour l'Argentine. J'avais 23 ans. Au départ, ma mission semblait simple : j'allais être confronté à des situations dramatiques. L'ensemble était humide de la Pampa, grande comme la France. Il y avait aussi d'un petit groupe de Rodas. Certains domaines - où l'on pratiquait la culture du blé ou du maïs - occupaient la taille d'un département français. On y trouvait des troupeaux - bœufs et moutons - de 50 à 50 000 têtes ! Dans la seule province de Misiones, au nord du pays, trois exploitants possédaient à eux seuls 70 % des terres, les 35 000 autres se partageant le reste.

Eloigné par Fidel Castro et la Révolution cubaine, quelques grands propriétaires terriens, catholiques très pratiquants, pensaient que les temps étaient venus de céder à quelques réformes. Ils incitèrent les paysans à créer des coopératives, à creuser des puits, à restaurer les bâtiments et les



Voici Michel Guilbard, photographié à Paris en compagnie de M. Donon le père de « Sœur Alice », une religieuse enlevée le 8 décembre 1977 alors qu'elle se trouvait dans l'église Santa Cruz de Buenos-Aires. Pour les ouvriers des bidonvilles de la capitale argentine et la Pampa, Alice Domon était aussi tout simplement « Caty », l'amie et la confidente. Cette photo a été prise le 18 mai dernier alors que Michel Guilbard et M. Donon venaient de participer à une réunion tenue à Paris afin de rappeler que vingt-deux Français résidents en Argentine sont actuellement arrêtés ou portés disparus.

Origines, enfance et jeunesse



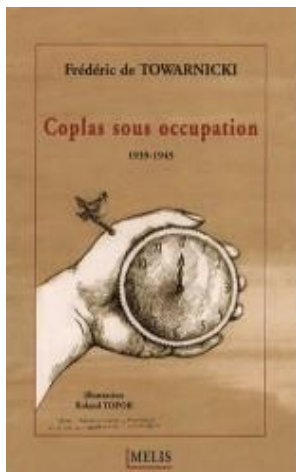
Je voudrais dire maintenant quelques mots des origines, de l'enfance et de la jeunesse de mon père ; bien entendu, je n'en n'ai pas été, et pour cause, le témoin direct, et ce que j'en sais vient presque entièrement de ce que ma mère m'a raconté à ce sujet, avec vraisemblablement beaucoup d'erreurs, d'omissions ou d'exagérations, plus quelques affabulations de mon père – genre dont il était coutumier.

Mon père est donc né des amours d'une juive autrichienne, Mlle Fisher et d'un polonais nommé Towarnicki. J'ai un peu connu ma grand-mère, que j'appelais « Mamie la Colle » quand j'étais un tout petit enfant : je me souviens d'une vieille femme toute ridée qui se penchait gentiment sur moi dans son petit magasin de mode du Vieux Nice, et aussi de sa propriété de la Colle-sur Loup où elle avait invité ma mère. Je me souviens d'une piscine minuscule où j'aimais barboter, et

aussi d'une fenêtre donnant sur un ténébreux jardin, un soir d'orage. Ma mère m'a dit que, dans les années 1910 et 1920, ma grand-mère avait été une femme émancipée et libertine –peut-être une comédienne, je n'en suis pas sur. Multipliant les amants et les maris, elle était ensuite venue s'installer à Nice avec son fils Alfred (mon père) et peut-être déjà, sa fille Nessy (ma tante donc) que je n'ai jamais connue. Elle s'est ensuite mariée là-bas avec un monsieur fort riche, qui des années plus tard, a rencontré une femme plus jeune. Il lui a alors proposée un divorce à l'amiable fort avantageux pour elle, qu'elle a refusé ; le divorce a alors été prononcé, et ma grand-mère est devenue alors assez pauvre. Ma mère m'a raconté la fin de sa vie *« elle était presque dans la misère (...) ». Karine, déjà divorcée, avait rempli tous les papiers pour qu'elle soit admise dans une bonne maison de retraite de la région parisienne, où elle pourrait ainsi s'occuper de son ex-belle mère alors que rien ne l'y obligeait. Il ne manquait qu'une signature, celle de ton père, pour compléter le dossier. Mais celui-ci ne l'a jamais donnée, et ta grand-mère est morte, à Nice, loin du fils qu'elle adorait. »*

Je ne connais mon grand-père paternel, que par quelques propos hyperboliques de mon père, qui d'ailleurs ne l'a pas beaucoup connu lui-même. Il me le décrivait comme un être de légende, en mélangeant d'ailleurs un peu les pays et les époques : *« c'était un boyard, une force de la nature qui soulevait les troncs de chêne avec une seule main », « un grand noble polonais qui avait le droit de rentrer à cheval dans les églises »*. Dont acte. Mais connaissant mon père, que pense qu'il est parfaitement possible – qui le saura jamais ? - qu'il ne soit agi que d'un fils de famille prodigue, d'un escroc international affabulateur, ou d'un véritable baron ruiné au jeu. Quoiqu'il en soit, mon père avait décidé, compte tenu de ces origines nobiliaires supposées, de changer lui-même son nom : à son vulgaire patronyme d'état-civil *Alfred Towarnicki*³, il préférait en effet le plus aristocratique *Frédéric de Towarnicki* sous lequel il s'est ensuite fait connaître. Le métèque aux origines incertaines s'est ainsi transformé en héritier d'une noble famille polonaise aussi ancienne que les croisades, par la grâce d'une magie verbale dont mon père avait le secret.

³ D'ailleurs encore abrégé par ses amis des cercles artistico-intellectuels du Saint-Germain des Près d'après guerre en « Fred Tovar ».



Mon père, né en 1920, passe donc son enfance et son adolescence à Nice. Effectivement très bel homme, il s'est souvent vanté devant moi de ses prouesses d'athlète de l'époque : « *je traversais la baie des anges à la nage, aller retour ; j'ai même battu l'équipe de natation de Yougoslavie ; sur la rive, les gens n'en revenaient pas* » m'expliquait-il me faisant rouler ses puissantes épaules. Il traverse, je ne sais comment, la guerre sans une égratignure, en écrivant un recueil d'excellents poèmes intitulé *Coplas sous occupation* (photo ci-contre : la réédition de 2008). Questions études, rien à signaler : mon père n'était pas du genre à perdre son temps assis sur un banc d'université pour écouter un vieux professeur poussiéreux. Il aimait trop pour cela la poésie et les femmes (qui d'ailleurs le lui rendaient bien).

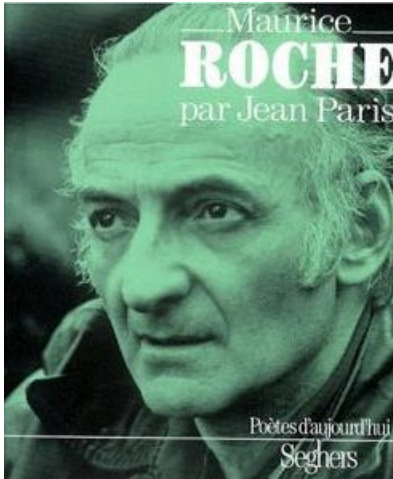
Le groupe des amis de jeunesse

Pendant les dernières années de la guerre puis à la Libération, mon père commence à nouer des relations avec un groupe d'amis intellectuels et écrivains, dont la plupart lui resteront durablement et profondément attachés, et dont beaucoup feront des carrières brillantes ; citons parmi eux, Maurice Jarre, Edouard Glissant, Anatole Dauman, Lou Bruder, la famille Pitoeff, Maurice Pons, Gilles Quéant, Alain Resnais, Maurice Roche, Georges Walter, André Brincourt, Henri Pichette (photo ci-contre). Au cours des années d'après-guerre, il va mener avec eux une vie de bohème littéraire à Saint-Germain des Près, côtoyant tout ce que Saint-Germain comptait alors d'artistes, d'intellectuels et d'écrivains en herbe. Je ne décrirai pas cette période que je ne connais que par oui-dire, et je ne détaillerai pas non plus des biographies aisément accessibles par Wikipedia. Par contre, je voudrais citer quelques anecdotes concernant quelques-uns parmi les plus grands amis de mon père que j'ai bien connus.



André Brincourt fut directeur du Figaro littéraire, occupant ainsi une place éminente dans l'univers « institutionnel » des lettres françaises au cours de la seconde moitié du 20^{ème} siècle. Toujours habillé avec une grande élégance, sa chevelure (je ne n'ai connue que blanche) magnifiquement ondulée, il avait transformé ses habitations successives en centres névralgiques du Paris artistico-littéraire, recevant chez lui tout ce que la France - et même le monde - pouvait compter

de talents. Tout ce qui touchait à mon père semblait avoir naturellement grâce à ses yeux. Il a épousé Karine, l'ex- femme de mon père, après leur divorce. Tous deux m'ont souvent reçu chez eux, ainsi que ma mère, avec beaucoup de gentillesse et de générosité, en compagnie de la fine fleur de l'intelligentsia mondiale, alors qu'ils n'avaient aucun devoir à notre égard ni aucun intérêt à le faire. Grâce soit donc rendue à leur générosité bienveillance désintéressée et persévérante.



Maurice Roche fut dans les années 1970 et 1980 l'une des figures de proue de la littérature française d'avant-garde, animant aux côtés de Philippe Solers le groupe *Tel quel* ; il était très proche de ma mère, dont il avait épousé l'une des meilleures amies, et habitait à deux pas de chez mon père, de l'autre côté du boulevard Arago. Nous étions très souvent invités chez lui, mais de manière beaucoup plus familiale et informelle que chez les très mondains Brincourt. Avec Maurice et sa femme Violante, nous n'avions pas peur de commettre un impair en présence d'un prix Nobel de littérature de passage en France. Nous n'avions pas besoin de mettre nos plus beaux vêtements en se demandant s'ils seraient assez beaux pour ne pas passer pour les parents pauvres de la famille. Nous n'étions pas stressés à l'idée d'arriver 5 minutes en retard. Nous arrivions plus ou moins l'heure, habillés normalement. Je me vautrais sur le canapé en caressant Titigre, un énorme chat de gouttière non châtré dont l'odeur empestait tout l'appartement. Maurice causait gentiment avec nous et nous lisait quelques pages de son dernier manuscrit plein de signes kabbalistiques tandis que Violante finissait de préparer le dîner. Parfois, il se mettait au piano – c'était un musicien hors pair - et la soirée passait ainsi agréablement entre vieux amis.

C'était aussi Maurice Roche qui me traitait de la manière la plus paternelle et affectueuse. Mon vrai père ne savait parler au fond que de lui-même, André Brincourt était un mondain à la distinction un peu détachée, Georges Walter était surtout préoccupé de ses propres écrits. Mais Maurice Roche s'intéressait à moi - peut-être un peu comme au fils qu'il n'avait jamais eu - et fut même le seul à essayer de m'encourager, sans grand succès, dans la voie de la création littéraire.

Georges Walter fut une figure éminente de la télévision française des années 1970 et 1980, et écrivit également plusieurs romans à succès. Les rapports avec lui furent un peu plus tardifs et très différents de ceux noués avec les autres amis de mon père. Je ne suis jamais allé chez lui, c'est lui qui venait souvent chez ma mère pour débrouiller ses affaires juridiques. Mais, plus tard, c'est surtout le seul des amis de mon père avec lequel j'ai noué, lors de mon premier mariage, un embryon d'amitié personnelle directe. L'un des raisons en était le goût partagé de ma première femme N. et de Georges pour la musique, art pour lequel ils présentaient tous deux des dons évidents. N. était une excellente pianiste classique, et Georges jouait magnifiquement du violon, dans le style judéo-tzigane d'Europe centrale. Je crois me souvenir qu'ils ont joué ensemble au cours de plusieurs soirées amicales organisées, cette fois, à mon domicile conjugal.



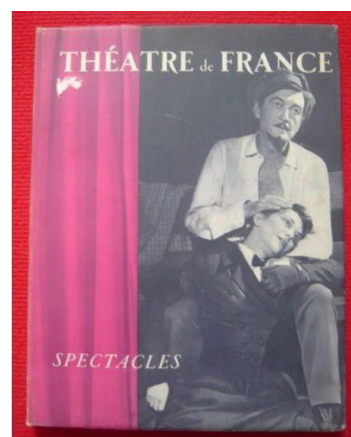
Maurice Pons, romancier au style sensible et léger, m'accueillit à plusieurs reprises au cours des années 1990 dans sa thébaïde littéraire du Moulin d'Andé, où j'avais pris mes habitudes pour écrire mes livres d'économie. Je me souviens avec émotion de l'hospitalité placide et souriante de cet homme délicat qui semblait déjà à l'époque un peu fatigué.



Gilles Quéant était un grand ami de mes parents. Il fonda dans les années 1950 une éphémère et luxueuse revue de théâtre avec mon père, *Théâtre de France*. Il joua aussi quelques seconds rôles dans les films d'Alain Resnais et de Jean-Luc Godard (photo ci-contre). Il ne connut pas le même succès littéraire que tant de ses autres amis, mais les surpassa par contre tous largement sur un point : très bel homme dans sa jeunesse, doté d'un physique de romantique ténébreux, il

enchaîna sans même le chercher les succès féminins au point de devenir le patriarche d'une lignée incroyablement nombreuse. La nécessité d'entretenir ses multiples et prolifiques nichées le conduisirent d'ailleurs à dépenser presque intégralement l'immense fortune qu'il avait héritée de son père. C'est entre autres cette raison qui le conduisait à rendre fréquemment visite à ma mère avocate, chaque fois que la perte d'une nouvelle partie de sa fortune s'accompagnait de quelques formalités juridiques.

J'ai également été mis en présence de nombreux autres amis de jeunesse de mon père, comme Edouard Glissant, Henri Pichette, Anatole Dauman, Lou Bruder, Maurice Jarre, mais ces rencontres ont été trop précoces ou trop fugitives pour que je puisse en porter ici témoignage.



J'ai oublié, concernant les années de jeunesse de mon père, de mentionner peut-être l'essentiel : avant d'entreprendre, à partir du début des années 1960, une carrière de grand reporter qu'il allait



mener avec brio⁴ mon père avant caressé un autre rêve : il voulait être écrivain. C'est ainsi qu'il écrivit, pendant la guerre, ses excellentes *Coplas sous occupation*. Mais surtout, il entreprit, au cours des années 1950, l'écriture d'un scénario pour Alain Resnais, intitulé *les aventures de Harry Dickson*. Je n'ai pas lu ce scénario, mais, pour une raison que j'ignore, beaucoup de ses amis, comme André Brincourt ou Georges Walter, ont toujours affirmé qu'il s'agissait d'un chef d'œuvre, qui aurait révolutionné le cinéma français s'il avait été réalisé. Le pensaient-ils vraiment, ou bien s'agissait-il simplement de mots de consolation pour Frédéric ? Je ne sais. Mais le film,

également pour des raisons que j'ignore, ne vit jamais le jour, ce qui, d'après des témoignages concordants, semble avoir beaucoup déçu mon père, le détournant définitivement de la voie littéraire.

⁴ Plus d'ailleurs qu'avec un véritable succès de carrière : quoiqu'écrivant régulièrement de longs et passionnantes articles dans les journaux les plus prestigieux, il ne s'attacha à aucun et resta éternellement pigiste.



Le sultan et son harem

Mon père avait également une autre caractéristique : il avait un succès immense avec les femmes, dont il profitait d'ailleurs sans vergogne. Cet homme très beau (du moins dans sa jeunesse), qui avait toujours une histoire passionnante vous raconter sur l'article qu'il était un train de rédiger, et dont la parole magique vous entraînait irrésistiblement dans un univers de rêve attirait les dames comme un amant. Mais ce séducteur-coureur invétéré était davantage de la race de Casanova que de celle de Dom Juan, dans la mesure où il parlait toujours de ses (très nombreuses) conquêtes avec beaucoup d'affection et en les décrivant par de tendres métaphores poétiques : oiseau coloré des îles mystérieuses, poisson aux mille nageoires d'or des mers du sud, provinces du grand satrape d'Orient, etc. Gravitaient donc autour de mon père un essaim coloré des plus jolies intellectuelles et journalistes de Paris, qui écoutaient bouche bée un cours magistral sur la pensée d'Heidegger avant de sauter dans son lit. Il y avait, A., N., E., K., S., R., et tant d'autres dont le nom s'est effacé de ma mémoire. Sans oublier les occasionnelles, comme cette « princesse d'Égypte », pour laquelle il me planta un samedi soir, alors que nous étions en train de rédiger un article sur l'Argentine. À charge pour moi, pendant qu'il goûtait aux charmes de sa moderne Nefertiti, de remettre en ordre tous les petits bouts de papier découpés qui lui permettaient, en réorganisant ses textes, de leur donner forme et dynamisme⁵.

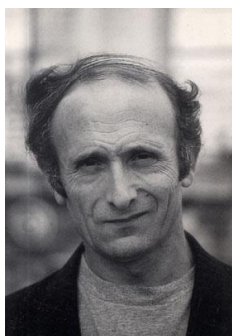
Ces liaisons étaient à la fois éphémères et très durables. Elles étaient éphémères, parce que mon père était absolument impossible à vivre : désordonné, sale et salisseur, effroyablement machiste même pour l'époque, coureur, égoïste, goujat, manquant de la plus élémentaire ponctualité, toujours fauché comme les blés, et pour tout dire absolument caractériel, il lassait les meilleures volontés féminines au bout de quelques mois, au mieux de quelques années. Mais ces relations étaient aussi très durables, parce que ses anciennes femmes et maîtresses, une fois recasées avec un haut fonctionnaire, un directeur de revue littéraire ou un riche entrepreneur (c'étaient presque toutes des beautés et souvent des esprits supérieurs), éprouvaient inmanquablement la nostalgie de leur impossible amant dispensateur de rêve. Elles revenaient alors vers lui sous les prétextes les plus divers : lui passer l'aspirateur, lui faire relire leur dernier roman, lui demander un éclaircissement sur la pensée de Parménide, lui apporter des pommes fraîchement cueillies de leur château de Sologne, etc. Et mon père réussissait ainsi l'étrange performance d'être à la fois seul comme un ours dans sa tanière (car aucune femme ne supportait longtemps de vivre avec lui) et entouré comme un sultan dans son harem (car aucune de ses anciennes conquêtes ne supportait la monotonie de la vie loin de lui).

Plus étrange encore, toutes ces ex, qui se connaissaient bien, avaient noué entre elles d'étroites relations d'amitié, et se rencontraient fréquemment. Comme vous l'imaginez, mon père constituait le principal sujet de conversation de cet étrange « club de fans » qui adoraient passer des heures ensemble pour dire du mal de lui et se répartir les tâches afin de lui venir en aide. Et comme leur nouveaux époux étaient souvent eux-mêmes des amis de mon père ou complètement subjugués par son charme, non seulement ils les laissaient faire, mais ils leur donnaient même un coup de main (photo ci-contre : ma mère et Karine).



⁵ À cette époque, en effet, le traitement de texte n'existait pas encore, et les corrections se faisaient à la gomme, au crayon, au ciseau et à la colle.

D'incessantes rencontres au cours de sa vie



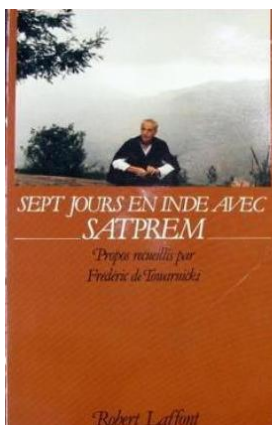
Mon père avait l'art d'attirer constamment à lui de nouvelles amitiés. Aussi de nouveaux personnages, aussi varié que l'arc en ciel sont-ils apparus autour de lui au cours des années. Je voudrais dire quelques mots de trois d'entre eux, que j'ai un peu mieux connu et que les autres, et dont la diversité reflète l'éclectisme des goûts de mon père.

Jean-Michel Palmier était un professeur d'université, spécialiste de littérature allemande et passionné de Heidegger. La convergence de ses centres d'intérêt avec ceux de mon père aurait pu en faire, soit des ennemis mortels, soit des amis très proches. C'est la seconde voie qu'ils choisirent. D'où une fréquentation assidue entre les deux hommes, grandement facilités par le fait qu'ils habitaient dans les années 1970 le même immeuble de la rue de la Glacière. Je le voyais donc souvent chez mon père, discutant pendant des heures du Sein et du Dasein, au milieu d'un essaim jeunes femmes admiratives. Jean Michel Palmier était en particulier toujours accompagné d'une très jolie étudiante en philosophie, qui semblait boire ses paroles avec passion. Ce qui prouve que les chemins qui mènent à l'amour sont d'une infinie diversité, et peuvent même emprunter les détours de la pensée philosophique allemande la plus austère !

Mon père avait également rencontré une femme dont le nom m'échappe. Ancienne épouse, selon une mythologie paternelle toujours sujette à caution, du fondateur d'Air France, elle vivait dans un immense appartement situé en face du Parc des Princes. Cette femme très accueillante, très tournée vers l'ésotérisme oriental, était passionnée par l'expérience d'Auroville. Cette ville (photo ci-contre) avait été créée en 1968 dans le sud de l'Inde par les disciples du penseur Sri Aurobindo, afin d'accueillir des hommes et des femmes venus de tous les pays, désireux de vivre une vie communautaire, pacifique et harmonieuse.

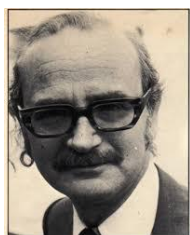


Cette grande bourgeoise nous parlait pendant des heures entières de cette expérience nouvelle à l'époque, et assez proche des idées de la révolution hippie. Je dois avouer qu'après l'avoir écoutée d'une oreille au départ assez critique, je fus finalement assez séduit par cette expérience. Malgré son côté utopiste, Auroville, du fait de son ouverture assumée sur le monde, ne me paraissait pas



être une vulgaire secte, mais plutôt la mise en pratique d'une philosophie universaliste assez attirante. D'ailleurs, je ne devais pas être le seul à prendre ses idées au sérieux, puisque je rencontrai chez elle, à l'occasion de mes visites, la fine fleur des journalistes culturels de l'époque.

C'est sans doute - je ne suis pas tout à fait sûr de l'ordre dans lequel les faits se sont enchaînés - cette femme qui mit mon père en contact avec un très fascinant personnage : le philosophe Satprem, de son vrai nom Bernard Enginger. Cet ancien résistant français avait été séduit par la philosophie universaliste et évolutionniste de Sri Aurobindo, au point de partir vivre en Inde et de devenir l'un de ses principaux disciples. Mon père parti l'interviewer en 1980, dans les « montagnes bleues » du sud du pays. Il en résulte, outre une série d'entretiens sur France Culture, un très beau livre intitulé *Sept jours en Inde avec Satprem*.



Le troisième ami que je voudrais mentionner est peut-être le plus inattendu. Il s'agit du voyant Marcel Belline. Je ne sais pas dans quelles circonstances mon père l'a rencontré, mais il a dû me le présenter, je pense, à la fin des années 1970. Belline venait de publier, quelques années plus tôt, un très beau et étrange livre consacré à sa communication dans l'au-delà avec son fils, mort dans un accident de la route, *La 3^{ème} oreille*. Sans avoir aucune preuve de ce que j'avance, je peux imaginer que l'amitié très forte qui le liait à mon père était peut-être due au fait que celui-ci l'avait aidé, d'une manière ou d'une autre, dans la rédaction de ce livre. Par la suite, je le vis également souvent chez ma mère, dont les conseils juridiques lui étaient utiles. C'était un homme vraiment aimable, qui dégageait, je me dis pas un « magnétisme » - le mot me semble trop fort et orienté par les circonstances – mais disons une très intense chaleur humaine. Etais-je influencé par sa réputation de grand voyant ? En tout cas, j'avais toujours l'impression en sa présence d'être l'objet d'un discret regard scrutateur, et je me demandais avec une légère inquiétude jusqu'à quelle profondeur il saurait lire en moi. Je me souviens, outre le jeu de tarots dont il me fit cadeau (son fameux « oracle Belline »), de deux anecdotes le concernant.

La première est relative à un dîner qui eut lieu, sans doute, vers le milieu des années 1980, avec lui et mon père, dans un discret restaurant situé au fond de l'avenue Rachel, une impasse discrète conduisant du Boulevard de Clichy vers l'entrée du cimetière Montmartre. Belline nous avait vanté la gastronomie exceptionnelle du lieu. Nous rentrâmes donc dans un restaurant à peine éclairé, totalement désert, un peu poussiéreux même. Les propriétaires et seuls employés des lieux, des personnes d'un certain âge, saluèrent avec empressement Belline qu'ils semblaient connaître et respecter. Nous prîmes la commande dans cette atmosphère assez étrange : il s'agissait de coquilles Saint-Jacques flambées. Au bout de quelques minutes, la femme revint avec une poêle où elle fit flamber devant nous le Grand Marnier. Elle regarda alors le feu, avec des yeux un peu hallucinés, les cheveux légèrement en désordre, et cria : « *C'est le diable !! C'est le diable !!!* ». Je vous assure que le spectacle de cette femme aux allures de sorcière faisant de quasi-incantations au diable dans un lieu déserté, situé à proximité d'un cimetière, en compagnie d'un grand voyant, m'a un peu impressionné sur le moment. Mais enfin, je me rassurai vite en me disant que Belline dégageait des ondes plutôt bienfaisantes, et qu'en sa compagnie rien de diabolique ne pouvait donc m'arriver. Le repas se déroula finalement de manière fort sympathique, animé par la faconde de mon père, devant lequel le « prince des voyants » lui-même restait bouche bée.

La seconde anecdote m'a encore davantage impressionné, laissant dans ma mémoire un souvenir impérissable. C'était au début des années 1980, et j'habitais alors chez ma mère. Je traversais alors une phase très dépressive, et j'étais allongé sur mon lit, ruminant de sombres pensées à tendances suicidaires. Tout à coup, le téléphone sonne. C'était Belline. Certes, cet appel pouvait s'expliquer par le besoin pour celui-ci de parler à ma mère, qui s'occupait, comme je l'ai dit, de ses affaires juridiques. Mais je me souviens très bien que Belline s'est surtout enquis, lors de cet entretien, de ma propre personne, de ma santé, de mon bonheur. Et j'ai très clairement perçu alors son appel comme une forme d'aide qui m'était destinée. Peut-être ai-je imaginé tout cela, mais, en tout cas, sa sollicitude m'a fait alors beaucoup de bien. C'est pourquoi je pense sincèrement, sans me prononcer sur la réalité de ses dons surnaturels, que Belline n'était certainement pas un charlatan, mais un homme profondément sincère, bienveillant, perspicace, et - pour ce qui me concerne - bienfaisant.



Le crépuscule du grand satrape



Je dois maintenant aborder les deux épisodes les plus tristes de cet article : d'une part, le déclin progressif de mon père, ou plutôt son digne voyage vers la mort, à travers la maladie et la vieillesse. D'autre part, ma rupture avec lui.

Je n'ai pas la prétention de faire ici œuvre d'historien, mais de raconter ma vision personnelle de mon père et de ma relation avec lui. C'est pourquoi je me contenterai d'esquisser à grand traits les étapes de la fin de sa vie,

l'imprécision de mes chronologies étant à mes yeux largement compensée par la pertinence de mes analyses psychologiques, issues d'observations directes et de discussions constantes avec les témoins de cette époque (photo ci-contre : mon père déjà âgé –courtoisie de Sophie Bastide-Foltz) .

En route donc pour mon analyse stylisée de la destinée de mon père.

La décennie 1940 fut pour lui celle d'une jeunesse niçoise ensoleillée, heureuse malgré la guerre et bercée de rêves d'écriture. C'est en effet aux plus noires heures de la guerre qu'il écrivit l'essentiel de son œuvre poétique, de très beaux textes réédités en 2008, peu avant sa mort, sous le titre *Coplas sous occupation* (cf. supra).

La fin des années 1940 et la décennie 1950 sont les années de la bohème littéraire de Saint-Germain. Selon le témoignage de ma mère, il fait alors partie d'un groupe de jeunes écrivains fauchés qui passent leurs soirées à lire les écrits des uns et des autres. « *Chacun, amenait ce qu'il écrivait : Georges Walter, Frédéric, Lorski, Harry, Pichette dont les pièces avaient été mises en musique par Maurice Jarre, Edouard Glissant, Maurice Roche* ». Mon père vivait alors dans un hôtel fort peu confortable selon le récit de ma mère. Il n'avait (déjà) pas un sou, « *mais était tellement impliqué dans ce qu'il écrivait qu'il n'en souffrait pas. C'est sa mère qui payait sa chambre à l'hôtel. Il y avait alors à Saint Germain-des-Près plusieurs hôtels où régnait une grande effervescence intellectuelle et artistique : l'hôtel du Grand Balcon, l'hôtel de Scandinavie et surtout l'hôtel de la Louisiane, rue de Bucy* (photo ci-contre). *Tout ce que Paris comptait comme peintres, poètes et musiciens fauchés sont passés par là. Beaucoup sont ensuite devenus des gens célèbres, comme ce jeune pianiste miséreux, dont la musique agaçait tant la mère de mon amie Violante, et qui s'appelait Serge Gainsbourg. Le patron de l'hôtel de la Louisiane a écrit ses mémoires ou plutôt Frédéric les a écrites pour lui : elles sont passionnantes, car tout le Paris intellectuel et artistique de l'après-guerre a défilé chez lui* ». Il s'intéresse également au théâtre, fondant avec son ami Gilles Quéant une éphémère mais magnifique revue baptisée *Théâtre de France* (cf. supra). Événement il est vrai fort négligeable dans sa vie, c'est également à cette époque que naît en 1957 son premier enfant, un garçon nommé Fabrice, et auteur du présent texte.



La décennie des années 1960 est celle du début de sa carrière comme grand journaliste reporter. Il s'éloigne alors de ses ambitions littéraires de jeunesse, le coup fatal étant porté par la non – réalisation, à la fin des années 1960, du projet de scénario qu'il avait écrit pour Alain Resnais, *les aventures de Harry Dickson*. Signe supplémentaire de cette rupture existentielle, il quitte son hôtels de Saint-Germain des Près pour s'installer avec sa femme Karine, dont j'ai parlé plus haut, dans un petit appartement du 17^{ème} arrondissement, rue Legendre je crois. C'est de cette époque que datent mes premiers souvenirs de lui, puisque nous étions allés dîner là-bas avec ma mère, lorsque j'avais 8 ou 9 ans⁶. Je me souviens confusément d'un tout petit appartement décoré de plein de jolies choses, de Karine alors au summum de sa beauté, de ma sœur O. qui n'était alors qu'une toute petite enfant, et surtout de Frédéric éruçant littéralement contre un rédacteur en chef à ses yeux totalement incompétent qui lui demandait de retoucher l'un de ses articles. Rétrospectivement, j'analyse cette scène comme la manifestation de dépit d'un homme au caractère difficile, frustré dans ses ambitions littéraires et éprouvant de grosses difficultés psychologiques à s'insérer dans une quelconque hiérarchie.

Les années 1970 sont celles de sa réussite en tant que grand reporter. C'est à cette époque que datent ses articles sur le Club de Rome, sur Sakharov, sur les peintres contemporains, régulièrement publiés dans les hebdomadaires les plus prestigieux de l'époque, comme l'Express, le Point, le Nouvel observateur. Il fait preuve d'un talent à la limite du génie pour débusquer des sujets novateurs, des personnages passionnants, des événements hors du commun. Son réseau de relations – vieux et nouveaux amis, maîtresses, directeurs des rédactions les plus prestigieuses – lui permettent de ramener sans cesse dans ses filet de nouveaux sujets, qu'il a l'art comme personne de mettre en forme de manière séduisante. C'est aussi à cette époque – je suis alors un adolescent – que je le fréquente le plus assidûment, allant souvent le week-end dans son appartement de la rue de la Glacière, où il a élu domicile après son divorce avec Karine, pour assister à ses entretiens, écouter ses longs et passionnants monologues, et même, vers la fin de cette belle période, écrire quelques articles avec lui.

Au cours des années 1980, les choses commencent un peu à se détériorer. Mon père, qui dépassé la soixantaine, s'alourdit, perd sa beauté, devient un gros monsieur essoufflé portant des lunettes à double foyer. L'excès de tabagisme se traduit par des quintes de toux de plus en plus irrépessibles. Les grandes artistes et intellectuels dont il avait gagné l'amitié par son charme juvénile décèdent les uns après les autres : Heidegger, Ernst et Chirico à la fin des années 1970, Aurelio Peccei en 1984, Nicolas Schöffer au début des années 1990, Vasarely à la fin de cette décennie. Son réseau relationnel s'en trouve appauvri sans qu'il ne parvienne, peut-être moins séduisant ou moins agile qu'autrefois, à y remédier entièrement par des nouvelles rencontres. En conséquence, le rythme de ses grands reportages se ralentit, d'autant qu'il s'intéresse lui-même de plus en plus à une réflexion philosophique très exigeante. Quant à sa situation financière, elle se dégrade.

⁶ En fait, j'ai un souvenir plus ancien : une seule et unique fois, il était venu chez ma mère pour me souhaiter mon anniversaire. Je devais avoir 5 ou 6 ans. Il m'avait acheté (ou plus probablement une des femmes qui l'entouraient l'avait fait pour lui) un déguisement de chevalier du Moyen-âge. Et puis il avait fait sauter sur le lit. Je m'étais beaucoup amusé, car d'habitude, je n'avais pas le droit de faire cela et j'en avais toujours très envie.

Les choses sont encore aggravées, à partir de la fin des années 1980, par des problèmes de santé qui prennent un tour alarmant : un début du cancer du poumon heureusement jugulé à temps ; des problèmes de cataracte, qui, après une opération manquée du fait justement de ses irrépressibles quintes de toux, le laissent borgne...

Tout cela l'oblige entre autres à déménager pour réduire ses loyers, et il se retrouve dans un petit appartement, au 6^{ème} étage d'un immeuble de la Rue Beaurepaire, près de la place de la République. Rien de déshonorant là-dedans, d'ailleurs, mais tout de même une certaine perte de statut social, à un âge où la plupart de ses anciens amis d'enfance avaient au contraire atteint une prospérité bourgeoise, incarnée, entre autres, par la possession de confortables demeures.

Le vieux lion rugit encore

Trois forces puissantes allaient cependant soutenir mon père au cours de la décennie suivante, qui fut au contraire pour lui, un moment de grand accomplissement intellectuel, et où sa créativité brilla de ses derniers feux.

La première fut la véritable chaîne de solidarité que nouèrent autour de lui ses anciennes femmes et maîtresses, pour la plupart bien installées dans la vie : la première, femme d'un journaliste connu, en venant lui faire le ménage, la seconde, avocate de renom, en lui servant de lectrice, etc. Jusqu'à, *last but not least*, celle qui poussa son amour et sa fidélité jamais démenties jusqu'à l'épouser, lui permettant ainsi de bénéficier d'un appui quotidien et accessoirement d'une protection sociale : la généreuse Nora. C'est avec elle qu'il partit habiter, à la fin des années 1990, d'abord à Montreuil, puis dans une banlieue proche du sud de Paris, à Vanves je crois.

La seconde fut la force psychologique avec laquelle il accepta la réalité, non de sa déchéance – le terme est totalement inapproprié le concernant – mais de l'affaiblissement progressif de ses forces vitales. Je me souviens de lui, alors assez mal en point physiquement, commentant, dans un éclat de rire, le mariage de la plus jolie de ses maîtresses, A., avec un jeune inspecteur des finances : « *Tu vois, Fabrice, me dit-il en substance sur un ton enjoué entre deux quintes de toux épouvantables, le grand satrape est en train de perdre son empire : la plus belle de mes provinces a été conquise par les barbares du nord. Mais le vieux roi n'est pas encore à terre* ».

La troisième force fut son amour des lettres et de la philosophie. Son état lui rendant plus difficile travail de grand reporter qui supposait une mobilité physique qu'il n'avait plus, il se consacra alors à la rédaction de plusieurs ouvrages de grande qualité sur deux de ses plus grands maîtres : Ernst Jünger (*Récits d'un passeur de siècle*, 2000) et Martin Heidegger (*Martin Heidegger. Souvenirs et chroniques*, 1999). Des ouvrages qui furent d'ailleurs extrêmement bien reçus par la critique, témoignant de sa vitalité intellectuelle encore intacte. Et qui contribuèrent à accroître son prestige auprès d'une nouvelle génération de jeunes philosophes admirateurs de son œuvre.

La fin

Mais, malgré tout, le déclin et l'affaiblissement étaient là, perceptibles à mille signes : un visage et un corps de plus en plus bouffis, des déménagements qui l'éloignaient symboliquement des cénacles littéraires des beaux quartiers, une dépendance et même une détresse financière de plus en plus visibles.... La chose qui ne fit le plus peine fut l'annonce triomphale qu'il me fit un jour, à la fin des années 1990 je crois, qu'il allait partir pour les vacances d'été dans un VVF avec Nora. Lui, l'hôte de Max Ernst, de Heidegger et de Vasarely, le passeur de la Forêt noire, l'explorateur des montagnes bleues du Kerala, dans un VVF pour petits bourgeois???? J'ai eu alors l'impression que c'était l'image rêvée de mon père, ce héros tant admiré aux aventures mythiques, qui venait de se briser devant moi...

Et puis le temps a ensuite continué son œuvre destructrice : lorsque je l'ai vu pour dernière fois, au début des années 2000, dans son appartement de Vanves, en compagnie de Georges Walter, il était presque entièrement aveugle et proche de l'impotence. Il conservait encore une forme d'énergie vitale, mais son visage figé exprimait une souffrance contenue. Il parlait encore avec passion d'Heidegger, mais son propos, quoiqu'exprimant toujours une grande vivacité intellectuelle, avaient quelque chose d'un peu répétitif et de déjà entendu, par moments presque ennuyeux. Ennuyeux, mon père, ce créateur de mondes fascinants, ce poète qui savait rendre passionnant par sa parole le plus petit événement du quotidien !!!! J'en ai conçu une grande peine.

Quelques années plus tard, en janvier 2008, il tomba chez lui. Nora, l'emmena à l'hôpital où il mourut rapidement, sans faire d'histoires, en vrai philosophe, après avoir plaisanté la veille au soir avec ses amis qui téléphonaient pour prendre de ses nouvelles. Très peu de temps auparavant, ses œuvres de prime jeunesse, *Coplas sous occupation*, ainsi que son projet de scénario pour Alain Resnais, *Les aventures de Harry Dickson*, avaient été republiés, suscitant quelques articles élogieux. La boucle de sa vie et de son œuvre était ainsi proprement bouclée.

Il fut enterré vers le 25 janvier 2008. Je ne me rendis même pas à la cérémonie, pas plus d'ailleurs, je crois, que ma sœur O. Et je vais maintenant vous expliquer pourquoi.

Ma rupture avec mon père

Mes rapports avec mon père ont toujours été difficiles. Enfant naturel, je n'ai été reconnu par lui qu'avec retard, et m'a-t-on dit, sans enthousiasme excessif. Par la suite, il ne s'occupa pratiquement pas de moi pendant mon enfance, n'aidant absolument pas matériellement ma mère, et ne me voyant que de manière vraiment exceptionnelle. C'est surtout pendant mon adolescence et ma prime jeunesse, entre disons 13 et 25 ans, que je le fréquentai plus régulièrement, vivant grâce à lui les moments exceptionnels dont j'ai parlé plus haut, qui m'ont incroyablement enrichi et profondément influencé, plutôt positivement je pense, ma destinée ultérieure.

Mais ces contacts n'étaient pas simples. Il fallait toujours passer 10 coups de téléphone pour obtenir un rendez-vous, ce qui à la longue se révélait exaspérant et même humiliant. Quant à la très généreuse Karine, qui m'invitait régulièrement chez elle, j'avais tout de même un peu l'impression,

malgré toute sa bonne volonté un peu maladroite, de tenir le rôle de l'enfant pauvre chez cette grande bourgeoise.

Jusqu'à mon entrée dans l'âge adulte et dans la vie professionnelle, les incontestables avantages de la situation - en gros, vivre une aventure intellectuelle fascinante en fréquentant les sommets du gotha artistique et littéraire – me permirent sinon d'équilibrer, du moins de supporter psychologiquement cette situation chaotique et par certains aspects très frustrante. Mais, à mesure que je prenais davantage d'assurance et aussi que l'image de mon père déclinant me semblait vaciller sur le piédestal où je l'avais placé, les souffrances qu'elle provoquait en moins finirent par en dépasser largement les bénéfices.

Les signes avant-coureurs de cette crise apparurent vers la fin des années 1980, lorsque, jeune marié avec N., je décidai d'inviter chez moi mon père et quelques-uns de ses amis proches. J'étais très fier de pouvoir leur montrer qu'après avoir reçu tant d'hospitalité de la part de certains d'entre eux, j'étais désormais capable, à mon tour, de les recevoir. La soirée, à mes yeux, se passa très bien, chacun des convives parlant tour à tour de son prochain livre ou de sa dernière rencontre avec un grand écrivain. Aussi, lorsqu'ils partirent, j'étais ravi et convaincu d'avoir franchi un grand pas dans l'accession à une forme de maturité et de reconnaissance sociale.

Mais telle ne fut pas la réaction de ma femme. Celle-ci, pourtant de caractère plutôt équilibré, en tout cas peu coutumière des crises de colères injustifiées, éclata en sanglots, en me disant en substance : « *Mais tu ne te rends pas compte !!! Ce sont tous d'horribles égoïstes !! Ils n'ont parlé que d'eux toute la soirée !!! Ils ne nous ont pas posé une seule question sur nous !!!* ». Repassant alors le fil de la conversation, je dus en effet admettre qu'elle disait la vérité. Une vérité dont, fasciné par ces personnalités brillantes, je ne m'étais moi-même pas rendu compte.

Par la suite, j'entendis à plusieurs reprises dans la bouche de mon père (certains me furent également rapportés par des tiers) des propos qui dévalorisaient d'une certaine manière ses efforts et mes réalisations. Avais-je commencé une carrière tout à fait convenable d'économiste ? Je n'étais qu'un « petit technicien » faisant fonctionner les rouages du système. Avais-je trouvé une épouse, tout à fait talentueuse et de grande valeur, mais qui, sans être laide en aucune façon, n'était pas un prix de beauté ? Je n'étais capable que de « pêcher de petites ablettes » qui n'arrivaient pas à la cheville de ses « beaux oiseaux des tropiques ». Avais-je publié un livre ou un rapport économique un peu remarquables ? Cela n'était que futilités à côté de la glorieuse pensée d'Heidegger.

A la longue, ce genre de propos usèrent un peu ma patience, d'autant qu'ils s'ajoutaient à d'autres motifs de rancœur plus anciens. Mais la véritable rupture intervint vers le milieu des années 1990, lorsque j'allai dîner avec mon père pour, entre autres, lui présenter mon dernier livre d'économie. J'en étais fier, parce qu'il possédait un certain nombre de caractéristiques (préfacer prestigieux, bon éditeur, début d'accueil critique correct) qui d'une certaine manière pouvaient symboliser le fait que j'avais atteint une forme de parité avec lui – en fait que j'avais, si vous voulez, suffisamment grandi et fait preuve de suffisamment de persévérance et de talent pour être digne de lui et lui parler d'égal à égal.

Je me souviens que lorsque je lui tendis mon livre, il le prit, puis le jeta sur le lit sans le regarder ni me poser une seule question. Il s'engagea ensuite immédiatement dans un soliloque sur ses propres travaux du moment, et sur l'ouvrage qu'il s'appropriait à terminer. Pendant toute la soirée, il ne parla que de lui, n'accordant pas le moindre soupçon d'intérêt à mes propres travaux, que justement j'étais si fier de lui présenter ce soir-là.

Je sortis de ce dîner ulcéré. C'était comme si mon père, dans ce jour qui aurait pu être celui de la réconciliation et surtout de la reconnaissance d'une forme de filiation réussie, m'avait en quelque sorte confirmé une nouvelle fois, en dépit de tous mes efforts, l'inanité de mon existence à ses yeux. Alors, toutes les vieilles blessures qui auraient pu à ce moment se cicatriser définitivement se rouvrirent en même temps pour ne plus jamais se refermer : sa reconnaissance de paternité du bout de lèvres, l'absence totale d'aide accordée à ma mère, les rendez-vous accordés comme des faveurs après 10 coups de téléphone, les moqueries désobligeantes, et maintenant le refus de me considérer comme un être doté d'une capacité créatrice autonome.

A partir de ce moment, je me mis presque à le haïr. Je refusais de le voir, rompant même tous liens, par la même occasion, avec la brave Karine qui n'y était pour rien et que je n'ai plus jamais revue. Sentiment presque inavouable, j'éprouvais une sorte de jouissance aux nouvelles successives de ses maladies et de son déclin progressif dont ma mère, qui continuait à la voir régulièrement, me faisait part. Je refusai avec une joie mauvaise d'accueillir chez moi l'une de ses amies, pour laquelle il m'avait demandé l'hospitalité : enfin, c'est moi qui pouvais lui dire non !!!! Dans les dernières années, alors qu'il était très affaibli, je refusai de donner suite aux suggestions de ma mère qui m'expliquait qu'il était désormais « prêt à me transmettre quelque chose »⁷ : d'abord, je n'y croyais qu'à moitié, connaissant l'égoïsme foncier du personnage ; ensuite, je pensais qu'il était trop tard ; et de toute façon, j'étais content de pouvoir lui manifester ainsi une forme d'indifférence. Et lorsque m'arriva, en janvier 2008, la nouvelle de sa mort alors que je travaillais à l'ONU, à Genève, je décidai de ne pas aller à son enterrement : d'abord par une sorte de dépit et de vilain sentiment de vengeance ; ensuite parce que, comme toujours avec mon père, je n'aurais pas su où me mettre : du côté des invités ? Ce n'était pas, je crois, la place du fils aîné, même enfant naturel. Du côté de la famille ? Mais personne ne m'avait même prévenu ni demandé de participer à quoi que ce soit. Bref, comme toujours, je n'avais pas la place à laquelle j'avais toujours aspiré auprès de mon père, et je ne me suis donc pas déplacé.

Ai-je de la chance ou non d'avoir un père pareil ?

Finalement, dois-je me plaindre ou remercier le sort d'avoir eu pour père Frédéric de Towarnicki ?

D'un côté, le fait qu'il n'ait pas tenu correctement son rôle de père n'est certainement pas étranger à certaines faiblesses de mon caractère, à certaines frustrations ou névroses qui ont pu handicaper mon développement affectif et professionnel ; le fait, par exemple, que je n'aie pas eu enfants ou que j'ai soigneusement évité à toutes les étapes de ma vie d'exercer des fonctions d'autorité ou de m'inscrire dans une hiérarchie structurée a sans doute quelque chose à voir avec ces fêlures dans la figure du père. Mais bon, il y a des enfants naturels et des orphelins qui sont finalement devenus généraux et

⁷ Il s'agit ici, bien sûr, de transmission intellectuelle et non matérielle.

pères de familles nombreuses, et je ne suis pas sûr finalement, qu'il faille trop croire à des déterminismes psychanalytiques trop simplistes. D'autant que des figures masculines, il y en a eu beaucoup autour de moi durant mon enfance : mon grand-père, mon oncle, etc.

Mais d'un autre côté, mon père m'a apporté quatre présents particulièrement précieux, que peu d'enfants peuvent prétendre avoir reçus.

Le premier est ce que j'appellerai le gai savoir : le fait de baigner dans un univers culturel de haute qualité et d'une diversité exceptionnelle, constamment alimenté et renouvelé par des rencontres distrayantes, a constitué pour moi une source évidente d'enrichissement personnel.

Le deuxième tient aux opportunités professionnelles et créatives dont mon père m'a permis de parcourir l'éventail, me permettant en quelque sorte de choisir ma destinée intellectuelle en toute connaissance de cause. Par exemple, ma découverte des travaux du Club de Rome puis, avec Nicolas Schöffer, de la cybernétique, ont joué un rôle déterminant dans ma vocation d'économiste ; les articles rédigés avec mon père m'ont donné le goût du journalisme, ou plus exactement, ont permis à ce goût latent de se révéler ; le fait d'être entouré d'écrivains m'a fait considérer comme parfaitement naturelle l'activité consistant à écrire des livres.

Le troisième tient au fait que mon père m'a incontestablement fourni au cours de mon adolescence un modèle à atteindre : celui d'un homme brillant, séducteur, intellectuellement brillant et prolifique. Il est possible que je ne sois pas entièrement parvenu à l'égaliser, et que ce fait soit pour moi une source de souffrance, mais en tout cas je ne peux pas me plaindre de ne pas avoir eu devant les yeux un modèle original et stimulant qui pouvait me servir de boussole.

Enfin, le quatrième tient à la forme d'incertitude créative dans laquelle m'a plongé mon père, en m'apprenant à passer par-dessus les idées reçues et les schémas tous faits, pour ne s'intéresser qu'à la qualité et à l'originalité intrinsèques d'une pensée. Un homme qui pouvait passer de la fréquentation d'auteurs nationalistes allemands à celle d'artistes juifs hongrois d'avant-garde, et dénoncer en même temps les crimes des généraux fascistes argentins et des communistes néo-staliniens, à une époque où les frontières idéologiques étaient plus rigidement marquées qu'aujourd'hui, ne pouvait être entièrement mauvais. Plus exactement, il était un véritable libre penseur, toujours à l'affût d'idées nouvelles et méprisant les consensus de convenance.

Le fait d'avoir pour père un homme en avance d'une bonne génération en moyenne sur les idées de son époque ne présentait pas d'ailleurs pour moi que des avantages. Car, en répétant de manière un peu maladroite ce que je lui entendais dire, je me mettais souvent en porte-à-faux par rapports aux idées dominantes de ma génération. C'est ainsi que dans les années 1960, personne en France n'avait entendu parler des visions alternatives de l'histoire, telle que vécues par les minorités ethniques. Par exemple, on nous apprenait que l'Amérique, une fois découverte par Christophe Colomb, avait ensuite été peuplée par des européens qui l'avaient transformé en pays civilisé. On parlait, certes, un tout petit peu de l'esclavage ; mais par contre, le génocide des indiens était un sujet parfaitement ignoré. En conséquence de ce fait, les petits garçons de mon âge, qui jouaient avec moi aux cow-boys et aux indiens dans la cour de récréation, considéraient naturellement que, suivant les scénarios des

films de John Wayne, les cow-boys étaient les gentils civilisateurs et les indiens, de sauvages pillleurs de diligence tout juste bons à se faire dégommer à coups de Winchester.

Or, mon père, en avance de 50 ans sur son époque, m'avait justement expliqué que les choses ne s'étaient pas passées ainsi, que les indiens s'étaient fait injustement massacrer, et qu'en plus ils avaient une culture intéressante dont il m'avait fait découvrir des témoignages sonores à l'époque très rares. Etant déjà doté de l'esprit de contradiction Don Quichotesque qui m'a valu par la suite beaucoup de désagréments, j'étais donc retourné expliquer fièrement tout cela dans la cour de récré à mes copains interloqués, et leur disant qu'en fait c'est les cow-boys qui étaient les méchants et les indiens les gentils. Et que donc, à partir de ce moment, je serai un indien.

Aujourd'hui cette attitude, dans notre environnement multiculturaliste et anticolonialiste, semble tellement couler de source que j'en conçois parfois de l'exaspération, mais à l'époque, c'était totalement incongru pour des gamins de dix ans. Le résultat, c'est que je devins le seul indien au milieu d'une horde de cow-boys déchaînés et, qui plus est, en général plus baraqués que moi, ce qui me valut une inoubliable raclée dans la cour de récré. Enfin, je me console en me disant que j'ai ainsi partagé dans ma chair le sort des minorités opprimées....

Alors, suis-je réconcilié ce soir avec mon père ? Pas encore tout à fait. Mais je sens tout de même renaître dans mon cœur quelques chose qui ressemble à de l'affection et de la reconnaissance pour ce qu'il m'a apporté. Et j'ai surtout le regret de n'avoir pas accompagné dans leurs dernières années, comme j'aurais dû le faire, ceux et celles, qui autour de lui, m'ont entouré de leur affection, comme Karine, Maurice Roche et quelques autres...

Paris, le 15 mars 2017